

**L'idéalité du lieu de la conversation ou la destruction
d'un mythe:
D'Antonio de Guevara à l'"Astrée" de Honoré d'Urfé**

Strosetzki, Christoph

First published in:

Leiner, Wolfgang (Hrsg.): Horizons européens de la littérature française au 17e siècle.
Tübingen : Narr, 1988, S. 365-374

ISBN: 3-87808-750-0

© 1988 Gunter Narr Verlag, Tübingen

L'IDEALITE DU LIEU DE LA CONVERSATION OU LA
DESTRUCTION D'UN MYTHE:
D'ANTONIO DE GUEVARA A L'"ASTREE"
DE HONORE D'URFE

Le monde de l'*Astrée* est un monde discursif. La description topographique initiale a donc été interprétée comme un moyen de séparer "Du monde dont on parle, le monde où l'on parle"¹. L'on a détecté, non seulement dans la courtoisie des propos, mais aussi dans le plaisir qu'éprouve chacun à raconter son histoire et à recourir à l'amplification rhétorique en usant de toutes les "sources" de l'invention, que ce soit de l'histoire, de la religion, de la médecine ou de l'étymologie, un certain "amour du discours"². Pourtant, si délicate et recherchée que soit la conversation, il n'est pas rare que l'auditeur découvre, dans celle-ci, à la fois la cause et la conséquence de malentendus et de propos hypocrites. Ainsi, la langue ressemble-t-elle à un dédale polysémique où l'on se meut sans avancer. Le "locus amoenus" est donc perçu en tant que "lieu d'errance et d'erreur"³. Dans les dialogues - également dans ceux qu'échangeaient Astrée et Celadon - l'on pouvait percevoir une évolution: "à partir de cette transparence originelle qui se révélait être illusoire, la conversation allait se déployer à travers le doute et la médisance en un jeu sans fin, jeu qui est l'une des causes de la longueur du roman"⁴. Jusqu'à maintenant les interprétations de la conversation dans l'*Astrée* oscillent donc entre le plaisir du discours et la douleur du discours. Dans ces interprétations la scène où se déroule la conversation est perçue soit comme "locus amoenus" soit comme lieu terrifiant. Nous tenterons donc, d'abord d'apporter notre contribution à la clarification de ces deux aspects contradictoires. Ce faisant, nous prendrons comme point de départ la perspective des protagonistes et les sentiments qu'ils éprouvent eux-mêmes et qu'ils expriment dans leurs discours, plutôt que leur situation objective. Pour mieux cerner le caractère de topique des deux aspects du lieu, il s'imposera dans la suite, de jeter un coup d'œil sur la tradition pastorale et surtout sur la tradition des traités du "laus ruris", qui était vivante dans l'Europe du XVIIe siècle surtout grâce à l'œuvre de l'humaniste espagnol Antonio de Guevara.

L'on converse, il est vrai, beaucoup dans l'*Astrée*. Toutefois, il est très rare que la conversation elle-même soit considérée comme sujet dans les entretiens du roman. C'est pourquoi il n'est pas fréquent, chez Honoré d'Urfé de rencontrer les termes de "conversation" ou d'"entretien". Aussi entend-on souvent, dans le roman, par

¹ Yves Hersant, L'*Astrée* ou l'enchantement de la parole, dans: *Micromégas* 2, 2, mai-août, p. 1.

² Nicole Chabert, L'amour du discours dans l'*Astrée*, dans: *XVIIe siècle*, 33, 1981, p. 393, 398.

³ Yves Hersant, *loc. cit.*, p. 9.

⁴ Jean Macary, Poétique du dialogue dans l'*Astrée*, dans: *PFSC* 10,2, 1978/79, p. 34.

"conversation" la fréquentation de personnes⁵ et par "entretenir", "divertir"⁶. Les termes de "parole" et de "discours" sont plus fréquents. En ce sens "discours" peut parfois aussi signifier, le sujet du discours⁷. Il n'est pas rare de rencontrer également des combinaisons de termes comme "s'aller divertissant" ou "s'entretenir avec des discours"⁸. Dans l'*Astrée*, les conversations sont perçues par les personnages du roman ainsi que par le narrateur, comme étant des éléments qui ont un début et une fin, qui peuvent être remis à plus tard, interrompus et repris, dont on peut se souvenir, que l'on peut raconter de nouveau, et qu'il faut limiter⁹. L'on réfléchit également dans le roman sur les interlocuteurs. Ils apparaissent globalement lorsque l'auteur écrit: "Je vous supplie d'entretenir ceste bonne compagnie"¹⁰. C'est en toute lucidité que certains groupes se dissolvent pour qu'il soit permis à d'autres groupes de se former¹¹. L'on s'efforce de modifier la configuration présente afin de pouvoir engager la conversation avec le partenaire de son choix¹². Mais les partenaires de la conversation ne sont pas seulement présentés en groupe, ils sont étudiés aussi dans le roman en tant que personnages à part, et ceci, tout particulièrement en ce qui concerne leur réaction en tant qu'auditeurs, à l'écoute des contributions venant des autres. Après avoir écouté un discours, l'auditeur est décrit comme étant touché, gêné, allégé, surpris, ou bien soulagé¹³. Il lui arrive parfois de souffrir en écoutant son interlocuteur, il verse alors des larmes, soupire, n'est plus capable de prendre quelque décision ou de concevoir quelque jugement que ce soit. Mais il lui arrive aussi de rire, parfois même mal à propos. L'interlocuteur peut être attentif, ou, comme dans l'exemple suivant,

⁵ Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, éd. H. Vagany, Genève, Slatkine, 1966, t.I, p. 198, 214, t.II, p. 375, t. III, p. 510, t. IV, p. 334..

⁶ *Ibid.*, t. I, p. 474, t.III, p. 49, t. IV, p. 381, 479.

⁷ *Ibid.*, t.IV, p. 225, 315, t. V, p. 100; on utilise aussi le verbe: Il est bien à propos [...] que nous discutions un peu sur ce sujet. *Ibid.*, t.III, p. 207.

⁸ Par ex. *ibid.*, t. V, p. 207, 222, 380.

⁹ *Ibid.*, t. IV, p. 48; pour la fin des discours cf. *ibid.*, t. IV, p. 50,65, 161, 296; t. IV, p. 147; ou bien un interlocuteur manifeste son impatience qui est due à la durée du discours d'un autre: t. III, p. 191, 354; pour l'importance d'un événement ou d'une nouvelle arrivée cf. *ibid.*, t. IV, p. 215, 469, 557; souvent il semble à propos de remettre un discours à plus tard: par ex. t.IV, p. 83, t. V, p. 161; la possibilité d'annoncer un discours: "Je ne veux point entrer en discours avec vous" *ibid.*, t. IV, p. 289; "Tel fut le discours de" *ibid.*, t. V, p. 269, 370; cf. aussi t. V, p. 156, 162, 210, 271; on reprend un discours, où on l'avait laissé: t. III, p. 221, 275; t. IV, p. 201, t. V, p. 435; pour le récit d'un discours passé cf. *ibid.*, t. III, p. 243, 320, t. IV, p. 183, 267, 506, 530, t. V, p. 314; parfois le discours est trop long pour être raconté. Ou les discours des interlocuteurs avaient été si longs que le soleil commençait à baisser, quand ils se séparèrent: t. IV, p. 214, 445.

¹⁰ *Ibid.*, t. III, p. 79; cf. aussi "entretenir les dames" t. III, p. 98.

¹¹ "Léonide, pour donner commodité à ceste chère sœur d'entretenir plus particulièrement Astrée, prenant Diane et Phillis par la main, les retira vers la fenestre [...] cependant qu'Alexis faisant asseoir sur son lit [...] fut presque transporté de l'extreme affection"; *ibid.*, t.III, p. 250; on trouve Astrée et Alexis "separées de la troupe, afin de pouvoir plus librement s'entretenir des discours qui leur estoient agreables"; t. IV, p. 81.

¹² Cf. par ex. *ibid.*, t. I, p. 129, t. III, 253, 276, 495, 648; on pose la question: "Voyez-vous que je vous laisse pour aller entretenir quelqu'autre, ou plustost ne voyez-vous point qu'il n'y a personne que je ne laisse pour avoir le bien de parler à vous?"; t.III, p. 257.

¹³ Les discours d'un interlocuteur peuvent avoir une emprise si importante que l'auditeur doit se boucher les oreilles "mieu que ne fait le serpent à ceux de l'enchanteur"; *ibid.*, t.III, p. 204.

désintéressé: "Je pense vous, ny Astrée n'avez point dormy de toute le nuict, car je m'endormis ayer cependant que vous vous entreteniez, et maintenant que je me sui esveillée, j'ay ouy que vous continuiez encore"¹⁴.

Lorsqu'il parle, l'interlocuteur se doit de respecter certains critères. Qui, dans la conversation, exprime des passions excessives, se couvre, au mieux, de ridicule¹⁵. La passion ne doit pas non plus alimenter trop souvent la conversation, ni importuner les interlocuteurs, car, "en amour comme en toute chose, la médiocrité est seulement louable"¹⁶. Il est évident aussi qu'il n'y a pas d'amour sans conversation. En effet, l'interlocuteur ne peut plaire en amour que grâce à ses contributions à la conversation¹⁷. Mais quels sont donc les sujets de la conversation? Ce sont outre les discussions sur l'amour, la narration d'événements personnels ou survenus à autrui, des fortunes ou des nouvelles¹⁸. Dans une longue conversation toutefois, l'on commence par s'entretenir de discours assez indifférents, pour passer ensuite tout doucement à l'essentiel¹⁹. La qualité divertissante d'une conversation dépend des thèmes qui l'alimentent. Ainsi peut-on lire, à propos de Celadon parlant de Silvie, qu'elle ne cherchait que l'occasion "de le mettre en discours, parce qu'elle se plaisoit bien fort en sa conversation et à ouyr parler"²⁰. C'est aussi pour ne pas céder à l'ennui que l'on converse: "L'après-dinée, nous avons accoustumé de nous assembler sous quelques arbres [...] et nous entretenir des discours que nous jugions plus agréables, afin de ne nous ennuyer en ceste assemblée"²¹.

La conversation est susceptible de devenir pour les partenaires une bonne habitude. C'est alors que Honoré d'Urfé la qualifie d'"ordinaire conversation", qui

¹⁴ *Ibid.*, t. V, p. 197; cf. pour les autres cas: t. III, p. 203, 302, 337, 367, 390, 546; t. IV, p. 71, 178, 249, 407, 411, 432, 512, 530, 594, 718; t. V, p. 247, 372, 424.

¹⁵ "Et ne penses-tu point que ces extremes passions que tu presentes en tes discours, ces trespas, ces languissements, ces transports, et bref, toutes les folies, ou plutost déguisemens, ne la convient point aussi tost à rire qu'à aymer?" *Ibid.*, t. III, p. 503; pour la conversation d'un affligé cf *ibid.*, t. V, p. 396; l'amour peut briser le cadre des civilités et les civilités peuvent être confondues avec l'amour: t. III, p. 570, 658, t. IV, p. 85.

¹⁶ *Ibid.*, p. 288; cf. aussi: "Car pour plaire, il ne suffit pas que l'on ne desplaise point, il faut avoir encore quelques attraits qui soient aimables, et cela c'est estre joyeux, plaisant, avoir tousjours à faire quelque bon conte, et sur tout n'estre jamais muet devant elle". *Ibid.*, t. I, p. 288.

¹⁷ Cf par ex. *ibid.*, t. I, p. 385; ce n'est pas seulement la beauté du corps qui fait aimer une jeune fille, mais aussi "un esprit si beau que tous ceux qui estoient attirés par ses yeux, estoient arrestés par sa courtoisie et douce conversation". T. III, p. 653.

¹⁸ Cf. par ex. *ibid.*, t. I, p. 409, t. IV, p. 488, 532, t. V, p. 85.

¹⁹ *Ibid.*, t. V, p. 168; une conversation commence en général avec les "discours de civilité"; t. IV, p. 240; cf aussi "paroles de civilité": t. III, p. 115, 640. Elles suivent les salutations: "Après les premières salutations, ils entrent en quelques discours de civilité, qui ne durerent pas beaucoup, parce que la viande qui les attendoit, contraignit le Prince de les abréger". T. IV, p. 476. Toutefois, la civilité doit dominer toute la durée de la conversation. Car les interlocuteurs doivent s'excuser de ces incivilités et discourtoisies, avec lesquelles il avaient déplu: cf. par ex. t. III, p. 337, 338, t. IV, p. 136.

²⁰ *Ibid.*, t. I, p. 386.

²¹ *Ibid.*, t. I, p. 200. Si malgré tout quelqu'un s'ennuie, cela retombe sur lui-même: "Et croyez moy que leur conversation est telle que qui s'ennuiera de vivre en leur compagnie, sera sans doute de bien mauvaises humeur". T. IV, p. 18; cf. aussi t. III, p. 75, t. I, p. 240, t. III, p. 67, 83.

conduit à d'"ordinaires discours"²². Le discours se caractérise, dans ce cas, par une familiarité plus intense²³.

L'entretien est donc très estimé, parce qu'il est un agrément et un remède contre l'ennui. C'est la raison pour laquelle on fait la louange de "la douce conversation de ces discrettes bergères de Lignon"²⁴. Il n'est cependant pas possible de faire une conversation telle que celle-ci, dans n'importe quel lieu. Nous pouvons considérer le Forez, qui est le lieu où se déroule le roman, comme une retraite située loin du monde habituel, retraite où l'on apporte toutefois tous les avantages faisant partie de la vie quotidienne du monde auquel on est habitué: "Ne pensez pas, encore qu'il soient vetus comme vous les voyez grossièrement, que toutesfois leur conversation retienne quelconque du village, parce que ce sont les plus discrets, et les plus civils que j'aye jamais pratiquez"²⁵. Les bergers du roman ne sont bien sûr pas de vrais bergers et s'insèrent bien dans la tradition pastorale évoquée par Montemayor et Sannazar²⁶. Pour ceux-ci, en effet, ce n'est pas la "grandeur du personnage que chacun fait" qui est importante, mais la capacité "de se sçavoir bien acquitter de celuy que nous voulons représenter"²⁷. Par conséquent, chacun doit se comporter selon la situation donnée de sorte que soit prise en considération la bienséance qui, pour celui qui parle dans une conversation n'est rien moins que "l'aptum" de la rhétorique. La vie des bergers est-

²² *Ibid.*, t. I, p. 299, t. III, p. 208, 502, t. IV, p. 34, 514.

²³ Elle fait renoncer aux titres. Souvent, elle est le résultat de l'amour: *Ibid.*, t. III, p. 172 et sv., t. IV, p. 34, 44; cf.: "L'ordinaire conversation qu'il eut avec elle à mon occasion, produisit au commencement de la familiarité entr'eux, et en fin de l'amour à bon escient". T.I, p. 124. Cf. aussi les douze conditions avec lesquelles Stelle et Hylas promettent de s'aimer à l'avenir: "Qu'en nostre conversation nous serons libres, et sans nous contraindre, , chacun fera et dira ce qu'il luy plaira, sans nous incommoder l'un pour l'autre". Et pour éviter tout mensonge et toute contrainte, doivent être éliminés les mots de fidélité, servitude et éternelle affection: t. III, p. 490. La familiarité dans l'entretien de ceux qui s'aiment se manifeste donc ici dans l'absence de la contrainte et dans une plus grande liberté.

²⁴ *Ibid.*, i. IV, p. 57; Godomar exalte les "douceurs dans la conversation d'Amasis et de ses nymphes"; t. V, p. 300; à propos de la douceur des entretiens cf. t. V, p. 373. Une conversation agréable peut faire oublier le temps: "Le jour se passa de cette sorte avec divers discours entre ces nymphes, ces chevaliers, ces bergers et belles bergeres, mais avec tant de plaisir qu'ils ne se prirent garde que la nuit les surprit, qui les contraignit de se separer jusqu'au lendemain". T.IV, p. 487.

²⁵ *Ibid.*, t. IV, p. 488; la conversation des bergers a le niveau de celle de la Cour: "Madame, respondit Cleontine, c'est la plus honorable et la plus douce conversation que vous sçauriez imaginer, et croyez qu'elles n'ont rien du village que le nom"; t.III, p. 336.

²⁶ Pour cette tradition cf.: Wolfram Krömer, Die Originalität der *Astrée* von Honoré d'Urfé (1607-1627) und ihre Abhängigkeit von der Tradition der Pastorale in Italien und Spanien, dans *Arcadia* 3, 1963, pp. 235-250.; Francesco López Estrada, *Los libros de pastores en la literatura española*, Madrid, 1974; Bruno M. Damiani, *Jorge de Montemayor*, Roma 1984; H. d'Urfé utilise aussi des éléments de son pays natal et du château paternel "La Bastie", cf. Bernard Yon, Composition dans *L'Astrée*, dans: *PFSCS* X, 2, 1978/79, p. 77; "Le Forez est une autre Arcadie dont le climat uniformément chaud permet de s'ébattre dans de vastes prairies abondamment arrosées par le Lignon ou de nombreux petits ruisseaux"; *ibid.*, p. 68; pour la description du paysage cf. Wolfgang Fahrenheit, Das Naturgefühl in H. d'Urfés *Astrée*, dans: *Romanische Forschungen* 39, 1926, p. 315-432. Quand Daphnide et Alcidon sont acceptés comme bergers de Lignon, on leur avait préalablement enseigné la nature des entretiens pour qu'ils plient "leur esprit aux douces naïfvetés des pasteurs, et à leurs innocens exercices"; d'Urfé, *loc. cit.*, t. III, p. 497.

²⁷ *Ibid.*, t. III, p. 497.

elle malgré tout aussi parfaite que peut l'être une utopie? C'est la question qu'adresse, non sans raison, Alexis à Astrée, car, il a entendu dire "que la plus heureuse vie du monde est celle des bergers et bergères de Forests"²⁸. Astrée lui répond que, en effet ceux-ci ne sont pas si vigoureusement livrés aux vicissitudes du destin que ne le sont ceux qui vivent à la cour et qui s'acquittent de leurs fonctions, mais qu'ils sont assujettis eux aussi aux coups du destin. Les illusions de la Nymphé Silvie sont corrigées par Celadon qui lui déclare: "Les memes effets que l'ambition produit aux cours, l'amour les fait naistre en nos villages; car les ennuis d'un rival ne sont gueres moindres que ceux d'un courtisan, et les artifices des amants et des bergers ne cedent en rien aux autres"²⁹. Des deux ennemis malfaisants que sont l'ambition et l'amour, il n'y en aurait donc plus qu'un seul aux villages pastoraux. Le repos prend fin là où la quête de l'amour commence. Ainsi n'est-il désormais plus que le but d'une recherche nostalgique³⁰. Le lieu n'est donc pas abrité du mal. Celui-ci peut arriver, et l'on ne pense plus à l'utopie parfaite, mais bien au meilleur des mondes possibles, lorsque Silvandre explique, à la vue des malheurs de Tircis: "Nostre vie est assez douce, nostre conversation n'a rien de barbare, et quand il vous arriveroit quelque mal, il n'est lieu au monde où vous deviez esperer tant d'assistance, que vous en rencontrez parmi nous"³¹.

Le lieu où se déroule le roman de l'*Astrée* se trouve caractérisé, dans la critique littéraire, de plusieurs façons. Il est comparé à la scène d'un théâtre³², où une société vouée à l'attente, éprouve du plaisir à narrer et à écouter des histoires³³. Pour Jacques Ehrmann, c'est un "paradis désespéré". L'auteur insiste donc bien sur le fait que l'heureuse époque du Forez appartient à un passé auquel les protagonistes du roman ne peuvent faire que rêver³⁴. Même les cours évoquées dans l'*Astrée* ne font pas penser à

²⁸ *Ibid.*, t.III, p. 74.

²⁹ *Ibid.*, t. I, p. 386.

³⁰ Le repos présuppose l'éloignement de la passion lié avec l'ataraxie stoïque, que P. Koch nomme "l'ascèse du repos": Paule Koch, L'ascèse du repos ou l'intention idéologique de *L'Astrée*, dans: *RHLF* 77, 3-4, 1977, p. 388 et sv.; c. aussi: Bernard Beugnot, Vie mondaine et retraite au temps de Louis XIV, in: *Revue du Pacifique* 1. 1975 (Sacramento, Calif.).

³¹ D'Urfé, *loc. cit.*, t. V, p. 224; Tircis ne pouvant pas trouver son repos parmi les bergers s'en va accablé par les supplices de son amour malheureux. Un problème n'a pas l'air de peser sur Alcidon qui, en partant, jure à quel point il envie "ces bien-heureux bergers et bergeres du Lignon"; t. III. p. 626. Il s'en va plein "d'admiration des beautez et de la discretion des bergeres, et de la civilité et douce conversation des bergers"; t. III, p. 626.

³² Bernard Yon, *loc cit.*, p. 21.

³³ Maurice Laugaa, Structures et personnages dans *L'Astrée*, dans : *Etudes françaises* 2,1, fév. 1966, p. 23; ici sont introduits les divers genres littéraires comme la harangue, le procès, la dispute, comme la conversation et le commentaire: La majorité des analyses de la critique littéraire porte sur les harangues et les débats, dont l'elocutio et dispositio rhétorique ont été analysées. Cf. par. ex.: Elizabeth M. Tilton, Rhetorical Structures in The Silvandre Debate of *L'Astrée*, dans: *Kentucky Romance Quarterly* 27, 1980, p. 299-311; A. A. York, La rhétorique dans *L'Astrée*, dans: *XVIIe siècle* 110/111, 1976, p. 13-24; les débats sont entendus comme "adaptation avant d'obtenir un jugement: Daniel Chouinard, *L'Astrée* et la rhétorique. L'adaptation romanesque du genre judiciaire, dans *PFSC* 10,2, 1978/79, p. 42.

³⁴ Jacques Ehrmann, *Un paradis désespéré. L'amour et l'illusion dans 'L'Astrée'*, New Haven, Paris, 1963; cf. aussi la fonction de la fontaine magique dans le Forez, qui seule est capable, d'écarter les malentendus et les dissimulations de l'amour.

la cour absolutiste et de plus en plus centralisée de l'époque, mais plutôt aux petites cours féodales loin de la cour royale dont d'Urfé garde encore un beau souvenir d'enfance. Norbert Elias, lui aussi, considère que cette idylle du passage pastoral n'est que la "nostalgie d'une existence irréalisable"³⁵. Cependant le paysage est pourvu de toutes les caractéristiques du topique du "locus amoenus", lorsque sont décrites, sa fertilité, la douceur naturelle de son climat et les frais ombrages de sa rivière³⁶. Le jardin en tant que "locus amoenus" était déjà apprécié, comme arrière-plan des conversations contemplatives de la littérature des dialogues humanistes³⁷. Dans l'*Astrée*, le jardin apparaît comme agrandi. Sa forme circulaire ainsi que sa situation, qui l'abrite du monde extérieur, se retrouvent dans la majorité des utopies littéraires. Loin des guerres de religion et des luttes dynastiques des années 1560, le Forez apparaît comme le havre paisible favorisant la vie sociale. Les bergers sont donc à l'image de la nostalgie d'une noblesse qui, "fatiguée par une longue série de guerres, quête elle aussi un repos paisible"³⁸. De plus, l'*Astrée* apparaît à la noblesse, de plus en plus intensément soumise à la pression des tendances absolutistes, comme le mythe de l'âge d'or d'une époque où le système féodal lui garantissait liberté politique et indépendance³⁹. Et ce n'est pas en dernier lieu que s'esquisse dans les mœurs raffinées des bergers, la culture des salons où la noblesse d'épée, loin de la cour peu cultivée du roi Henri IV, avait l'habitude de s'exercer à l'art subtil d'une conversation élégante, où ce faisant on citait l'*Astrée* et prenait l'œuvre pour conseiller⁴⁰. Ici le Forez est la métaphore qui sert d'antithèse au monde de la cour.

De ce fait, Honoré d'Urfé se situe donc bien dans la tradition de la littérature de critique de la cour. C'est à cette littérature qu'il va emprunter certains des éléments de son roman. Mais, d'autre part, nous pouvons remarquer que la conversation des bergers a le niveau et l'élégance que les Italiens Castiglione et Guazzo exigent à la cour⁴¹, qu'elle comporte les règles qu'un peu plus tard il fallait observer à la cour française, et que postulaient des écrivains comme par exemple - pour n'en citer que quelques-uns - Faret, Barry, Courtin, Méré ou Morvan de Bellegarde⁴². Lorsque Honoré d'Urfé écrit son œuvre, la cour n'était pas encore disposée à suivre les règles de la conversation. Honoré d'Urfé les met donc en pratique dans une utopie pastorale. Il désirait ainsi proposer l'esquisse de l'antithèse de la cour à cette époque. La

³⁵ N. Elias, *La société de la Cour*, Paris, 1974, p. 279-305.

³⁶ Cf. Ernst Robert Curtius, *Rhetorische Naturschilderungen im Mittelalter*, dans: *Romanische Forschungen* 56, 1942, p. 219- 256; cf. d'Urfé, *loc cit.*, t. I, p. 389.

³⁷ Cf. Eva Kushner, *Le rôle structurel du "locus amoenus" dans les dialogues de la Renaissance*, dans: *CAIEF* 34, mai 1982, p. 39-57.

³⁸ Carole Deering-Paul, *L'image du cercle dans L'Astrée*, dans: *Marseille* 116 (1er trim. 1979), p. 82.

³⁹ Daniel Jourlait, *La mythologie dans L'Astrée*, dans: *L'Esprit Créateur* 16, 1976, p. 135.

⁴⁰ Madeleine Bertaud, *La qualité de la vie selon Honoré d'Urfé, le choix des bergers*, dans: *Marseille* 109 (2e trim. 1977), p. 108.

⁴¹ Cf. Erich Loos, *Baldassare Castigliones "Libro des Cortegiano". Studien zur Tugendauffassung des Cinquecento*, Frankfurt, 1955; Klaus Ley, *Die "scienza civile" des Giovanni Della Casa: Literatur als Gesellschaftskunst in der Gegenreformation*, Heidelberg, 1984; Reinhard Kleczewski, *Die französischen Übersetzungen des "Cortegiano" von Baldassare Castiglione*, Heidelberg, 1966.

⁴² Ch. Srosetzki, *Rhétorique de la conversation. Sa dimension littéraire et linguistique dans la société française du XVIIe siècle*, Paris, Seattle, Tübingen, 1984², 1987 (*Biblio* 17, 20).

conversation dans l'*Astrée* est donc à la fois soumise aux règles de la coutoiserie venant d'Italie et auxquelles on commençait à se familiariser et une critique de la cour et de la façon dont on y faisait la conversation. Nous nous proposons donc maintenant de faire porter notre attention, non pas sur les traités de conversation italiens, mais sur la critique de la cour en Espagne, ainsi que sur les louanges de la vie à la campagne. Antonio de Guevara était à cette époque, en France tout comme dans le reste de l'Europe, un personnage particulièrement influent. A l'époque où écrivait Honoré d'Urfé, son œuvre fut en France commentée dans de nombreux traités⁴³.

Fray Antonio de Guevara parle de sa propre expérience lorsqu'il aborde dans ses ouvrages, la vie à la cour, et la vie loin de la cour. Né en 1480 dans une famille noble mais appauvrie, il servit à l'âge de douze ans, en tant que page, à la cour d'Isabelle la Catholique. A la mort de celle-ci et après avoir perdu ses bienfaiteurs, il se vit obligé en 1504 de se faire moine franciscain. Toutefois, c'est dès 1521 qu'il fut appelé auprès de Charles Quint et devint prédicateur de la cour et chroniqueur. Faisant partie de la suite du roi, il visita de nombreuses principautés européennes et fut nommé en 1527, évêque de Cadix et puis de Mondoñedo⁴⁴.

L'œuvre de Guevara qui s'intitule *Aviso de privados y doctrina de cortesanos* est, en 1539, une réponse à la traduction espagnole que fit, en 1534, Juan Boscán du *Libro del Cortegiano* de Castiglione, paru en 1528. Nous citons cette œuvre, par la suite, dans une édition un peu plus récente qui porte le titre de *Despertador de cortesanos*⁴⁵. Tandis que dans cet ouvrage c'est celui qui vient de son domaine rural, qui ne connaît donc pas la cour, que l'auteur va familiariser avec la cour, nous voyons, à la même époque dans le *Menosprecio de corte y alabanza de aldea* (1539) un personnage principal qui vivant à la cour, doit se familiariser avec les avantages que procure une vie loin de la cour. Dans les descriptions que Guevara fait de la campagne, nous retrouvons les nombreux avantages que Honoré d'Urfé prêtera plus tard à son Forez. Il s'agit là de cet espace libre de toute contrainte que Guevara esquisse dans ses traités et présente comme étant l'antithèse de la cour, de ce lieu idéal pour converser.

Guevara dénombre les avantages de la vie à la campagne, dans un grand nombre de chapitres qui débutent tous par la phrase " Es privilegio de aldea". On n'y est pas obligé de disposer rigoureusement de son temps mais l'on peut jouir de la nature. On n'a pas besoin, comme à la cour de faire les choses par pur conformisme, choses que l'on ne ferait peut-être pas de soi-même, et l'on n'a pas besoin d'observer "lo que se hace y quien lo hace y por que la hace"⁴⁶. Il n'y a pas que la nature qui soit plus

⁴³ Maxime Gaume, *Les inspirations et les sources de l'œuvre d'Honoré d'Urfé*, Saint-Etienne, 1977, p. 276-278; A. de Guevara, *Le Favori de court*, (Trad. de J. de Rochemore), Anvers, 1557; A. de Guevara, *Le Reveille-matin des courtisans*, (trad. S. Hardy), Paris, 1622 et 1623²; A. de Guevara, *Du Mespris de la court et de la louange de la vie rustique*, (trad. A. Alaigre), Lyon, 1542; A. de Guevara, *Le mespris de la court, avec la vie rustique*, Paris, 1544 (nouv. éd. 1568 et 1605).

⁴⁴ Cf. Augustin Redondo, *Antonio de Guevara (1480?-1545) et l'Espagne de son temps. De la carrière officielle aux œuvres politico-morales*, Genève, 1976.

⁴⁵ Antonio de Guevara, *Despertador de cortesano*, Anvers, 1605; cf. Margherita Morreale, *Castiglione y Boscán. El ideal cortesano en el Renacimiento español*, 2 t., Madrid, 1959.

⁴⁶ Antonio de Guevara, *Menosprecio de corte y alabanza de aldea*, éd. M. Marínez Burgos, Madrid, 1975 (CC 29), p. 147; cf. aussi *ibid.*, p. 91, 107.

agréable à la campagne, les mets et les boissons y sont meilleurs eux-aussi, les jours sont plus longs, l'air plus pur: "La mañana mas templada, la tarde mas perezosa, la noche mas quieta, la tierra menos humeda, el agua mas limpida, el aire mas libre"⁴⁷. La cour est sans rémission: Personne n'est content de son destin, chacun veut améliorer, changer le cours de sa vie⁴⁸. Il semble que ce soient les perpétuels procès qui soient, aux yeux de Guevara, à la cour, les grands responsables des revers de fortune. Ceux-ci peuvent tout bouleverser et impliquent, pour le courtisan, une dépendance vis-à-vis des juges⁴⁹. La liberté ne peut bien sûr pas exister là ou le "privado" est exposé, partout et toujours, au vu et au su de tout le monde. Ce sont les princes et pas même les "privados" qui, à la cour pouvaient se permettre une certaine familiarité⁵⁰.

Cette esquisse des contraintes de la cour et des avantages de la campagne, présuppose une évaluation analogue de la conversation. Il faut que le langage du "privado" soit mesuré et équilibré. Ce faisant ce langage semble moins servir à nouer des contacts avec les autres qu'à les tenir à distance. D'après les "Leyes de corte", la conversation est plutôt censée mettre en évidence la propre position de chaque partenaire, plutôt qu'elle n'est censée faire montre de quelque intérêt pour autrui⁵¹. Les contacts avec les princes doivent être rares, il ne faut pas qu'ils conduisent à cette familiarité dangereuse pour le "privado". Celui avec qui, à la cour, ni le roi, ni les présidents ne veulent engager conversation, ne peut que tomber dans le désespoir: il vit dans une solitude inconcevable à la campagne⁵². Les conversations à la cour ne peuvent en aucun cas favoriser l'entente, puisque là, c'est le règne du mensonge, de la calomnie, de l'outrage, de la sollicitation, de la dispute, de la prise de parti passionnée, de la dissimulation des secrets⁵³. Dans ce genre de conversation, le nombre des partenaires de haute moralité ne peut être que très restreint, tandis que le nombre de ceux qui n'ont aucune moralité, est fort grand. Leur rapport est - non pas comme à la campagne - fortement hiérarchique. La plupart vivent comme des esclaves. Et, lorsqu'on est constamment avec d'autres, à cause d'une méfiance et d'une convoitise généralisées, ce n'est pas l'amitié qui prospère, mais bien une inimitié profonde. C'est ainsi que le temps dévolu à la conversation semble être à la cour, cette perte de temps que Guevara connaissait par expérience et dont il se plaint amèrement⁵⁴.

Tandis qu'à la campagne l'on pouvait marier sa fille à son voisin ou à l'un de ses semblables, celle-ci séjournant à la cour, serait au service d'une dame à laquelle elle

⁴⁷ *Ibid.*, p. 83; cf. aussi *ibid.*, p. 22, 81 et seq. 93; A. de Guevara, *Despertador*, p. 46.

⁴⁸ A. de Guevara, *Menosprecio*, p. 132.

⁴⁹ A. de Guevara, *Despertador*, p. 139- 152, 205.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 215, 265, 284 et seq.

⁵¹ *Ibid.*, p. 49.

⁵² *Ibid.*, p. 57, 209; A. de Guevara, *Menosprecio*, p. 90.

⁵³ *Ibid.*, p. 98, 108, 139; A. de Guevara, *Despertador*, p. 59. 152, 155, 156, 270, 279, 283, 286, 290 et seq.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 45 et seq., 48, 65, 176, 180, 182, 228; A. de Guevara, *Menosprecio*, p. 108 et seq., 116, 138 et seq., 148-150, 175 et seqq.

devrait obéir comme on obéit au roi ou à ses serviteurs⁵⁵. La cour n'est pas le lieu où l'on peut parler beaucoup. Dire d'un courtisan qu'il est "parlero, hablador y deslenguado", fait, pour Guevara, figure d'insulte⁵⁶. Il faut également faire attention à la longueur d'une visite, qui ne doit en aucun cas s'étendre démesurément, car plus un repas de fête dure, plus il s'offre d'occasions de dire du mal d'autrui. Ce qui permet à Guevara d'affirmer que, si dans le désert les animaux menacent l'homme avec leurs crocs, les hommes blessent plus sûrement leurs semblables à l'aide de leur langue, de sorte qu'il faille se sentir plus en sécurité parmi les animaux sauvages qu'au sein d'un groupe d'êtres humains⁵⁷. Bien sûr, nous avons ici affaire à une description hyperbolique des dangers qui guettent la communication à la cour et par la même occasion à un transfert des louanges réservées à la vie rurale sur l'un de ses aspects les moins accueillants. Pour exécrable que soit la langue à la cour, elle est bénéfique à la campagne.

Guevara souligne donc, dans ses deux œuvres, les méfaits de la cour. Pour lui, qui est théologien, ce sont les contraintes de la cour qui sont responsables du manque de vertu qui y règne. Sa condamnation de la cour est donc bien dans la tradition des traités religieux qui prennent pour thème le "contemptus mundi"⁵⁸.

Certes, nous ignorons à quel degré Honoré d'Urfé connaissait l'œuvre de Guevara. Toutefois, son *Astrée* apparaît bien comme étant une mise en pratique du monde et des règles de conduite qu'avait esquissés A. de Guevara. Ce sont les avantages que Guevara attribue à la campagne que nous retrouvons dans leur ensemble en lisant les descriptions du Forez, avec cette jouissance de l'âme et des sens au sein de la nature, cette douceur des longues journées, cette familiarité sereine et tranquille. Etant loin des yeux du public, on peut y vivre sans embarras. Ces procès qui sont censés ruiner le courtisan de l'œuvre de Guevara, se voient transposés en jeux intellectuels dépourvus de risques, chez Honoré d'Urfé. Le Forez est exempt des multiples inconvénients que Guevara observe à la cour. En effet là-bas, il n'y a pas cette hiérarchie qui fait du courtisan l'esclave d'un prince, pas de jalousie ni d'envie. Ce défaut d'amitié et cette solitude due au fait que les contacts à la cour ne servent qu'à préciser sa propre situation et non à communiquer, y sont inexistantes. A la cour, la conversation n'est faite que de mensonges, de sollicitations, d'outrages et de calomnies. On ne peut pas non plus y converser avec chacun, aussi longtemps qu'on le voudrait. Alors que Guevara se plaint à la cour, de l'absence de communication, l'on voit avec Honoré d'Urfé s'ébaucher dans l'*Astrée* une richesse et une joie de la communication. Dans le Forez on écoute avec intérêt ce que dit son interlocuteur, tandis qu'à la cour, la conversation est une pure perte de temps. Le Forez apparaît donc bien conçu comme étant cet espace libre où l'individu peut s'évader et oublier les désagréments de la vie à la cour.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 90; A. de Guevara, *Despertador*, p. 77, 84 et seq., 88, 92 et seq., 127, 132 et seq.: il est nécessaire de bien choisir les partenaires d'une conversation et de s'adapter à leur état d'âme: *ibid.*, p. 102 et seq., 237, 302; A. de Guevara, *Menosprecio*, p. 63.

⁵⁶ A. de Guevara, *Despertador*, p. 276.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 99, 103, 110, 266, 270 et seq.

⁵⁸ Christoph Strosetzki, *Literatur als Beruf. Zum Selbstverständnis gelehrter und schriftstellerischer Existenz im spanischen Siglo de Oro*, Düsseldorf, Droste, 1987.

Cependant, tandis que pour Guevara la campagne loin de la cour centrale est le lieu idéal pour y vivre et converser, Honoré d'Urfé, quant à lui, fait quelques restrictions. En effet, ses bergers doivent se distinguer des bergers que l'on rencontre d'ordinaire à la campagne. Il introduit donc au Forez deux éléments familiers au courtisan: le culte de l'amour d'une part, le culte de la conversation de l'autre. Ainsi altère-t-il la pureté d'un monde pastoral qui, désormais, est relégué à un Forez passé, auquel on songe avec nostalgie. Tel est le prix que doivent payer les bergers du Forez ainsi que les lecteurs qui s'identifiaient à ceux-ci. Le problème que soulève l'*Astrée* est donc posé. Il consiste dans la difficulté de concilier le lieu rêvé si bien dépeint par la littérature pastorale avec la conversation élégante qui, depuis les traités italiens de Castiglione et de Guazzo était attribuée à la cour. En ce début du XVII^e siècle, Honoré d'Urfé n'est bien sûr pas capable de résoudre le problème comme le feront plus tard Morvan de Bellegarde, Ortigue de Vaumorière ou Callières. Ces derniers sont des écrivains de la deuxième moitié du siècle qui composent leurs œuvres à un moment où l'Etat absolutiste a déjà atteint son apogée et où les courants intellectuels les plus divers convergent à la cour. A cette époque, les libertés dont on peut jouir loin de la cour valent bien peu. Chez Vaumorière l'on se demande même: "Mais quel avantage tire-t-on d'une liberté qui ne mène à rien ? Vaut-elle la contrainte qui contribue à notre fortune?"⁵⁹. Ici la question qui occupait Honoré d'Urfé ne se pose déjà plus: c'est la cour qui est devenue le lieu idéal de la conversation.

⁵⁹ Ortigue de Vaumorière, *L'art de plaire dans la conversation*, Paris, 1688, p. 342.